

Cette jeune contrebassiste vient de publier "Mare Undarum", premier album tout en émotions spirituelles et profondeur poétique. Elle sera l'une des têtes d'affiche de Jazz à La Villette.

par Kasia Dąbrowska Tours photo Nikola Cindric

SÉLÈNE SAINT-AIMÉ

Les cycles lunaires

Premier croissant : la découverte

Sélène Saint-Aimé observe le jeu habile des doigts d'Avishai Cohen sur les cordes de sa contrebasse. Elle est alors une adolescente de 15 ans, bénévole du Festival Django Reinhardt de Samois-sur-Seine, non loin de là où elle a vu le jour et grandi. Le doigté aussi véloce que délicat du musicien sur scène, la forme de son instrument, la création d'une atmosphère... : autant d'éléments qui nourrissent une contemplation qui se mue en passion.

Premier quartier : la contrebasse comme métier

Une fois son bac en poche, la jeune Sélène choisit en guise d'études supérieures la contrebasse. Risqué mais salutaire. Entre l'IMEP Paris College Of Music (pour le jazz et les musiques actuelles) et le Conservatoire de Boulogne-Billancourt (pour le classique), la voilà embarquée dans une aventure dont elle ne soupçonne pas encore les péripéties.

Lune gibbeuse : Steve Coleman

Alors en résidence au café montreuillois La Pêche, Steve Coleman invite la jeune contrebassiste à parfaire son apprentissage à la source. Aussi, en août 2016, Sélène Saint-Aimé s'envole pour New York où non seulement elle (re)découvre le jazz mais se (re) découvre elle-même. Au Stone, le club de John Zorn, Steve Coleman joue deux soirs par semaine pendant un mois avec un groupe de son cru. Dans son premier album "Mare Undarum", en plus de l'une des pièces de la *Suite populaire brésilienne* pour guitare du compositeur Heitor Villa-Lobos et une autre du russe Modeste Moussorgski, Sélène Saint-Aimé revisite aussi Coleman (*The Rings Of Neptune*). « Ses façons de travailler et de parler de la musique m'ont impressionnée. », dit-elle. Pendant deux ans, Sélène Saint-Aimé multiplie les allers-retours entre la France et les Etats-Unis au gré des divers conférences, ateliers ou masterclass du saxophoniste. Detroit, Chicago, Los Angeles... Il la présente aussi au contrebassiste Lonnie Plaxico. « Je passais des journées entières chez lui. C'est d'ailleurs là que j'ai composé le premier morceau de l'album. »

Pleine Lune : un langage onirique

La jeune femme apprend aussi qu'il lui faut être le plus honnête possible quand on crée. Chose qu'elle cultive dès son retour à Paris en 2018, au gré de concerts entre le squat d'artistes 59 Rivoli et le Sunset-Sunside. Elle se frotte à la scène jazz parisienne, cherche la symbiose avec tel ou tel musicien. Mais aussi, avec brio, dans "Mare Undarum", le nom latin donné à la mare lunaire (*mer des Ondes*), ce cratère que l'on peut apercevoir sur sa surface. Son propos est dense, organique et pétri de spiritualité. Elle intègre également son identité antillaise grâce au ka du batteur Sonny Troupé. « Parce qu'on partage un héritage, je faisais comme partie d'une entité au sein de la communauté africaine-américaine. Et plus encore vis-à-vis du jazz. Je me suis rendue compte que je survolais cette musique. J'ai appris que le jazz ne peut être dénoué de contexte. » Elle chante aussi. Use d'un langage inconnu ou dit ses poèmes écrits lors de l'éclipse lunaire de janvier 2019. « Je chante en jouant de façon naturelle. J'aime, quand j'improvise, l'idée de créer une autre dimension, un monde onirique. » Antoine Rajon, tête pensante du label Komos lui a donné carte blanche. Assurément Sélène Saint-Aimé est une architecte du rêve.

CONCERT Le 5 septembre à Paris (Jazz à La Villette, Studio de La Philharmonie de Paris, 18 h).

CD "Mare Undarum" (Komos / L'Autre Distribution, REVELATION | Jazz Magazine).